

Rilkes Paris
1920 • 1925 |
Neue Gedichte

Rilke

Blätter der Rilke-Gesellschaft

30 | 2010

Wallstein

Rilkes Paris 1920 · 1925
Neue Gedichte

Im Auftrag der Rilke-Gesellschaft
herausgegeben von
Erich Unglaub und Jörg Paulus



WALLSTEIN VERLAG

Zuschriften an die Redaktion:

Dr. Jörg Paulus
Technische Universität Braunschweig
Institut für Germanistik
Bienroder Weg 80
38106 Braunschweig
E-Mail: j.paulus@tu-bs.de

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation
in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten
sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

© Wallstein Verlag, Göttingen 2010
www.wallstein-verlag.de
Vom Verlag gesetzt aus der Stempel Garamond
Druck: Hubert & Co, Göttingen
ISBN 978-3-8353-0829-9

SOPHIE LEVIE

« *L'in-employable par excellence* »

Lettres de Rainer Maria Rilke à Marguerite Caetani

Personne, à ma connaissance, ne s'est encore intéressé aux rapports que Rainer Maria Rilke a entretenus avec la revue *Commerce* qui, à la fin de 1924, fut la première à publier quelques-uns de ses poèmes français. Les nombreuses études consacrées à cet auteur ne s'étendent pas sur cette question et par conséquent, les données qui figurent dans les lettres et les notes des textes édités n'ont pas encore été présentées dans un ensemble cohérent.

Dans cet article, je me propose de mettre en lumière les rapports entre Rilke et *Commerce* en me basant sur seize lettres inédites de Rilke à Marguerite Caetani, la mécène de la revue, conservées dans des archives privées, à Rome. Ceci me permettra d'ajouter quelques éléments à l'image existante de la vie et de l'œuvre de Rilke à Paris, qui, quoique minutieusement documentée, ne cesse de s'affiner. Pour cela, il faut d'abord que je réponde à la question de savoir quelle est la stratégie suivie par *Commerce* dans ses rapports avec les auteurs et leurs contributions.

Le milieu de Commerce

Le couple italo-américain Roffredo Caetani et Marguerite Gibert Chapin ont tenu salon dans leur villa de Versailles à partir des années '20 du siècle dernier. L'élite de la vie culturelle parisienne s'y retrouvait : des peintres (Vuillard, Bonnard et Dunoyer de Segonzac), des compositeurs (Reynaldo Hahn et Manuel de Falla) et surtout des écrivains, des libraires et des éditeurs.¹

Un dimanche sur deux, un groupe à composition variable venait y déjeuner et converser sur des sujets d'intérêt commun, un vrai « commerce des idées », selon l'expression de Paul Valéry. Marguerite Caetani, connue dans la critique littéraire secondaire sous le titre de « Princesse de Bassiano », envoyait ses invitations quelques jours avant la réunion prévue et communiquait par retour du courrier à ceux qui avaient accepté l'invitation, l'heure à laquelle le chauffeur irait les chercher. La Villa Romaine n'ayant pas établi de registre des invités, il ne nous est pas possible de faire une liste de ceux qui la fréquentaient, mais les nombreuses correspondances conservées montrent en tout cas que cette société était illustre et haute en couleurs. Si je me limite aux écrivains, les lettres de Marguerite Caetani parlent régulièrement de André Gide, Paul Valéry, Jean Paulhan, James Joyce, T. S. Eliot, Hugo von Hofmannsthal, Rudolf Kassner et Bernard Groethuysen. Les conversations étaient si animées que l'idée vint aux littérateurs présents de créer une revue dans laquelle ils pour-

1 Voir Sophie Levie: *Commerce 1924-1932. Une revue internationale moderniste*. Rome 1989 et idem: « Marguerite Caetani et *Commerce* : un cas de mécénat revuiste ». In : *La Revue des revues* 18, 1995, p. 43-49.

raient donner une place à leurs auteurs préférés et disposer, pour eux-mêmes, d'un espace où publier de nouveaux textes. Ils imaginaient une revue qui ferait connaître des textes français inédits ainsi que des textes d'autres pays et d'autres époques. La langue employée serait, par la force des choses, le français et tous les textes, tant prosaïques que poétiques, seraient traduits en français.

La stratégie de Commerce

Pour donner une idée de la richesse et de la variété du contenu de la revue : dans ses neuf années d'existence, *Commerce* a publié des textes de Pouchkine, Hölderlin et Leopardi ; un texte chinois, un fragment d'un texte français anonyme du Moyen Age et un texte de Meister Eckhart : mais aussi Virginia Woolf, William Faulkner, Federico Garcia Lorca et Giuseppe Ungaretti, André Breton, Henri Michaux, Max Jacob, Pierre Jean Jouve et Pierre Drieu La Rochelle. Je n'exagère pas en disant que *Commerce* a été, dès le début, une entreprise cosmopolite. La revue avait trois rédacteurs. Sur la première page de tous les cahiers, du premier au dernier (numéro 29), on pouvait lire : COMMERCE, cahiers trimestriels publiés par les soins de Paul Valéry, Léon-Paul Fargue, Valery Larbaud. A la rédaction ont collaboré aussi : Jean Paulhan, secrétaire et, après 1925, rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue Française*, et Saint John Perse.

Avec l'aide de ces auteurs, tous connus dans le cercle de la *NRF* et chacun d'eux ayant, en outre, des relations dans les milieux littéraires français et étrangers, Marguerite Caetani espérait pouvoir créer une revue qui ferait office de sœur élitaine de la célèbre revue de Gallimard. *Commerce* présenterait de la littérature « purement » intemporelle et s'adresserait à un public qui pouvait se passer d'introduction, de faits divers, de lettres des lecteurs et d'annonces publicitaires et qui, en règle générale, ne s'intéressait pas à ces « bagatelles ». Bref un florilège de la littérature mondiale de la plus haute qualité où les textes seraient présentés comme s'ils n'étaient liés ni à un temps ni à un espace. Ou, comme le formule Caetani dans une lettre qu'elle a écrite à Elisabeth Förster-Nietzsche pour la convaincre de céder à *Commerce* des textes inédits de son frère :

Hochverehrte liebe gnädige Frau !

Commerce hat es sich zur Aufgabe gestellt, nicht nur die zu Worte kommen zu lassen die Heutzutage gerade jung sind, sondern gerade und vor allem die, die es vor allen Zeiten sind. Zu diesen ewig jungen gehört Nietzsche, ebenso wie auch Hölderlin, den Nietzsche ja so sehr in seiner Jugend geliebt hat und von dessen Gedichten Sie eine Übersetzung in einer der Ihnen übersandten Nummern von *Commerce* finden werden. Gerade in dieser Vereinigung von dem, was jung geblieben ist und ewig jung bleiben wird mit dem Neuen, was unsere eigene Zeit bringt, sehe ich den eigentlichen Sinn einer Zeitschrift wie *Commerce*.²

arguerite Caetani est restée fidèle à sa recherche de la qualité, déjà avérée ou sur le point d'être reconnue, jusqu'à la crise de Wall Street qui, en mettant un terme à ses

2 Cité dans Levie: *Commerce 1924-1932* (voir n. 1), p. 29.

larges moyens financiers, l'a contrainte à cesser la publication de la revue. *Commerce* consacrait peu d'espace aux expérimentations contemporaines. Certes, les surréalistes y obtinrent une place modeste : un texte de Louis Aragon, de Antonin Artaud, de Breton et de quelques autres, et de Michaux, qui était l'un des auteurs préférés de Caetani. Mais, dans l'ensemble, force est de constater que l'accent portait plus sur la tradition que sur le renouvellement. Cette prise de position a causé plus d'une fois de l'irritation dans le monde littéraire de Paris, comme on peut le déduire de lettres déjà publiées ou encore inédites.

Marguerite Caetani et ses rédacteurs

Caetani avait quitté New England en 1902 pour étudier le chant en Europe. En 1911, elle épousa, à Londres, Roffredo Caetani, Prince de Bassiano, puis Duc de Sermoneta. Elle disposait d'un énorme capital familial et désirait s'en servir pour stimuler les arts. Ses préférences allaient vers la littérature et la peinture. Roffredo Caetani, lui-même compositeur, avait de nombreux contacts avec le monde de la musique en France et en Allemagne. Marguerite Caetani choisit de ne pas limiter son patronage à une simple aide financière ou à la création d'un salon pour faciliter les échanges sociaux et culturels. Et, en tant que mécène, elle ne se tenait sûrement pas dans les coulisses. A posteriori, on peut voir qu'elle prenait à son compte les tâches qui, dans d'autres revues, étaient assurées par un rédacteur en chef. La force motrice de *Commerce*, c'était elle, comme on peut le déduire de sa considérable correspondance avec les trois rédacteurs et Paulhan. Elle intervenait dans les discussions sur le contenu de la revue et avait un droit de véto sur le choix des auteurs à publier. Forte de sa position privilégiée, elle a, pour diverses raisons, barré l'entrée dans la revue à Marcel Proust, Thomas Mann, Italo Svevo et Ezra Pound. Elle savait qu'elle avait besoin de l'aide et de l'autorité littéraire d'une rédaction pour convaincre des auteurs français et étrangers, conformes à ses strictes exigences, de donner des textes à *Commerce*. Mais sans son incessant souci de continuité, on n'aurait jamais pu remplir vingt-neuf numéros de textes intéressants. Inutile de dire que la généreuse rémunération qu'elle offrait par page de copie jouait aussi en sa faveur dans la décision de l'auteur d'accorder un texte à sa revue plutôt qu'à une autre de plus grande renommée mais disposant de moins d'avantages financiers.

Malgré les réticences de ses trois rédacteurs qui étaient prêts à appuyer toute l'entreprise et à la cautionner aussi longtemps qu'elle resterait une affaire privée, Marguerite Caetani persista dans son projet et fit en sorte que *Commerce* jouât un rôle officiel dans le champ littéraire. En novembre 1924, la Société Anonyme *Commerce* fut créée dans le but de fixer les aspects financiers de l'entreprise et les responsabilités de toutes les personnes impliquées dans l'affaire. Ce faisant, Caetani passa outre aux avertissements de Valéry et Larbaud qui avaient, en termes prudents, exprimé leur crainte pour l'acte politique que représentait inévitablement la mise en circulation d'une nouvelle revue.³ Larbaud lui avait écrit un mois avant, qu'il n'était pas

3 « L'avertissement » de Paul Valéry dans Levie: *Commerce 1924-1932* (voir n. 1), p. 27.

charmé par l'idée de cette fondation et que, en briguant un statut officiel, le projet prenait des proportions qui l'effrayaient :

Cependant plus je pense à ce projet, tel que vous me l'avez exposé, et moins j'en suis partisan. Je trouve que c'est monter trop grandement cette affaire, et je crains que vous ne couriez trop de risques. La revue, selon moi, devrait rester entièrement entre vos mains, être votre propriété, une belle maison où vous recevriez qui vous voudriez bien honorer de votre confiance. Cette société forcément inscrite à la chambre de Commerce, m'effraie, pour vous et pour nous. Cela fait d'une chose purement amicale et privée une institution publique. J'ai vu déjà, en 1902-1903, une affaire de revue se monter ainsi et finir par des ennuis et des pertes matérielles, précisément pour s'être montée de cette façon.⁴

Un jour après la fondation de la revue, André Dunoyer de Segonzac, nommé commissaire de l'entreprise, conçut un rapport où il essayait de déterminer avec précision la valeur intellectuelle et morale de la collaboration des rédacteurs Valéry, Fargue et Larbaud. Voici une phrase qui laisse entrevoir ce qu'on attendait d'eux : « Il n'est pas douteux qu'ils sont non seulement en mesure d'amener à *Commerce* une clientèle intéressante et importante mais aussi des collaborateurs de choix. »⁵ Rilke était un de ces collaborateurs de choix.

Les textes de Rilke

Rilke avait rencontré certains futurs habitués du salon des Caetani lors de son séjour à Paris, avant la première guerre mondiale. Au nombre de ces rares connaissances se trouvaient Gide et Fargue qu'il avait rencontrés chez Rodin.⁶ Avec Gide, il correspondait à propos de textes tels que des passages de *Malte* que celui-ci avait fait publier en traduction française dans un numéro de la *Nouvelle Revue Française* de 1911.⁷ Gide joua ainsi un rôle dans la réception de Rilke en France et aussi en l'introduisant auprès des rédacteurs de revues et des éditeurs. C'est lui qui se démena pour récupérer les livres et les papiers de Rilke qui avaient été confisqués après la déclaration de la guerre et c'est lui aussi qui, après la Première Guerre mondiale, fut à l'origine de la rencontre de Rilke et Valéry. Le contact entre ces deux auteurs, qui s'établit dès 1921, se fit d'abord par correspondance et ce n'est qu'en avril 1924 qu'eut lieu leur rencontre effective.⁸

4 Cité dans Levie: *Commerce 1924-1932* (voir n. 1), p. 22.

5 Cité dans Levie: *Commerce 1924-1932* (voir n. 1), p. 239.

6 Cf. la bibliographie à la fin du chapitre sur la France dans le *Rilke-Handbuch*: Dorothea Lauterbach: « Frankreich ». In: *Rilke-Handbuch. Leben-Werk-Wirkung*. Hrsg. von Manfred Engel. Stuttgart 2004, p. 60-88, surtout p. 87, 88. Voir aussi Jean-Paul Goujon: *Léon-Paul Fargue*. Paris 1997, p. 128; passim.

7 Voir Dorothea Lauterbach: « Frankreich ». In: Manfred Engel (Hrsg.): *Rilke-Handbuch* (voir n. 6), p. 85.

8 Rilke planta un saule dans son jardin à la mémoire de cette visite souvent mentionnée, cf. Manfred Engel (Hrsg.): *Rilke Handbuch* (voir n. 6), p. 85.

Valéry fut une source d'inspiration importante dans les dernières années de la vie de Rilke ; le commentaire qui accompagne l'édition des poèmes français de Rilke parle même de « Faszination »,⁹ et à juste titre selon moi. Comme on le sait, Rilke a traduit un certain nombre de textes de Valéry en allemand¹⁰ et cette activité a laissé dans ses propres œuvres des traces qui méritent d'être étudiées plus amplement. Dans le *Rilke-Handbuch* de 2004, Bernard Dieterle écrit dans le chapitre sur Rilke traducteur :

Indem Rilke zwischen 1921 und 1923 sechzehn der insgesamt vierundzwanzig Gedichte aus *Charmes* übersetzt (sie erscheinen 1925 unter dem Titel : *Paul Valéry, Gedichte*), arbeitet er sich in die Poetik seines französischen Kollegen regelrecht ein. Er übersetzt nicht nur, um Werke, die er schätzt, der deutschen Leserschaft zugänglich zu machen (1926 schlägt er seinem Verleger Anton Kippenberg einen Editionsplan für eine Ausgabe der Werke Valérys im Insel Verlag vor), sondern auch um sich in deren Verfahrensweise sozusagen am eigenen Leib hineinzudenken.¹¹

La réaction positive de Valéry, qui n'avait pris connaissance de sa poésie française qu'au début de 1924, stimula Rilke à écrire d'autres poèmes en français et à se faire connaître de ce confrère avec lequel il désirait tant parler de ses propres œuvres, mais qui ne lisait pas l'allemand.¹²

C'est à Valéry que Rilke doit la première publication de ses textes français. Dans une lettre du 27 septembre 1924, c'est-à-dire deux mois avant le statut officiel de *Commerce*, Valéry invite Rilke à donner un de ses textes à la revue. Il lui écrit ceci :

Maintenant je fais acte dictatorial en vous prenant au collet pour vous demander vers ou prose (en français) ... Peut-être aurez-vous l'idée de nous apporter en personne votre copie. Cette idée plairait fort ici, où vous êtes un peu plus connu que peut-être vous ne pensez.¹³

Cette invitation eut pour résultat la publication de trois poèmes dans le deuxième cahier de *Commerce*, sorti en décembre 1924. Le matériel dont je dispose à ce jour ne me permet pas de répondre à la question de savoir pourquoi Rilke a choisi de donner comme premiers textes *La Dormeuse*, *Eau qui se presse* et *Salut! grain ailé*, et je doute qu'on puisse y répondre un jour. Rilke écrivit les deux premiers en août et septembre 1924. Ils furent insérés, tous les deux, dans le recueil *Vergers* publié en

9 RMR: *Gedichte in französischer Sprache. Mit deutschen Prosafassungen*. Hrsg. von Manfred Engel und Dorothea Lauterbach. Übertragungen von Rätus Luck. Frankfurt a. M. und Leipzig 2003, p. 390. (= *Werke. Kommentierte Ausgabe. Supplementband*).

10 A la fin du chapitre « Das übersetzerische Werk » dans le *Rilke-Handbuch* Bernard Dieterle mentionne les traductions en allemand de poèmes français, notamment ceux de Paul Valéry. Cf. Bernard Dieterle: « Das übersetzerische Werk ». In: Manfred Engel (Hrsg.): *Rilke-Handbuch* (voir n. 6), p. 454-479, surtout p. 479.

11 Bernard Dieterle: « Das übersetzerische Werk ». In: Manfred Engel (Hrsg.): *Rilke Handbuch* (voir n. 6), p. 477.

12 Rilke souffrait du fait que Valéry, comme Rodin des années auparavant, ne pouvait pas lire ses poèmes allemands. Voir Manfred Engel, Dorothea Lauterbach (Hrsg.): *RMR. Gedichte in französischer Sprache* (voir n. 9), p. 453, 454.

13 Voir Ingeborg Schnack: *Rainer Maria Rilke. Chronik seines Lebens und seines Werkes*. Frankfurt a. M. 1996, p. 943, 944.

juin 1926 aux Éditions de la Nouvelle Revue Française à la demande de Gaston Gallimard. Le troisième poème date du 1^{er} octobre 1924 et Rilke était probablement en train de l'écrire lorsque la lettre de Valéry lui parvint à Muzot. Il fait partie des trente six poèmes destinés à l'origine au recueil *Vergers* mais qui ne furent publiés que dans les œuvres complètes éditées par Ernst Zinn, sous la rubrique « Poèmes et Dédicaces ». ¹⁴ On ne saurait affirmer que l'ordre dans lequel ils sont placés a été dicté par Rilke, mais si c'est lui qui l'a décidé, il a donc interverti l'ordre chronologique de ces poèmes. Ce qui pourrait s'expliquer par le fait que le premier est le plus proche d'un texte de Valéry intitulé, lui aussi, *La Dormeuse* et traduit en allemand par Rilke. ¹⁵ Il fait partie du recueil *Charmes*.

Ce premier texte d'un auteur germanophone publié dans *Commerce* semble bien devoir être considéré comme un hommage tacite à Valéry. Du point de vue de la littérature comparée actuelle et de la traductologie, le poème de Rilke *La Dormeuse* où l'on retrouve des échos du poème de Valéry et de sa traduction en allemand, marque un moment intéressant d'interculturalité. Il représente donc un exemple parfait de la stratégie poétique de *Commerce* dont l'un des principaux objectifs est de privilégier le discours et l'échange entre deux poètes. Je ne m'aventurerai pas dans des spéculations sur la question de savoir pourquoi Rilke a envoyé les deux autres poèmes en même temps que *La Dormeuse*. Dans le commentaire qui accompagne l'édition de la poésie française, *Vergers* est défini comme « lose zusammenkomponierte Sammlung von Gedichten, die in einem bestimmten Zeitraum entstanden waren », ¹⁶ ce qui rend une recherche sur une éventuelle cohérence entre les trois poèmes d'entrée de jeu vaine et vouée à l'échec.

Rilke et Marguerite Caetani

Rilke n'a pas apporté personnellement ses textes comme le lui avait suggéré Valéry : la lettre de Valéry l'avait rejoint à Muzot où il se trouvait en septembre 1924 avant d'aller faire une cure à Val Mont. Mais, à son arrivée à Paris, en janvier 1925, Valéry le met aussitôt en contact avec les autres collaborateurs de *Commerce*. Il est impossible de situer dans le temps la première rencontre entre Marguerite Caetani et Rilke, mais la première lettre que lui a envoyée Rilke date du 19 février 1925. On y dénote une certaine familiarité, d'où je conclus qu'ils se sont rencontrés dans les premières semaines de la nouvelle année et que la correspondance a commencé immédiatement. Toutes les lettres sont écrites en français. Forcément, puisque *Commerce* est

¹⁴ Manfred Engel, Dorothea Lauterbach (Hrsg.): *RMR. Gedichte in französischer Sprache* (voir n. 9). Les poèmes français avec leurs traductions en allemand, ainsi que les commentaires qui accompagnent le texte se trouvent p. 74, 75, 497, 498 (*La Dormeuse*), p. 24, 25, 472, 473 (*Eau qui coule*), 254, 255, 647, 648 (*Salut! grain ailé*). Les trois textes de RMR ont été insérés dans l'Annexe de mon texte.

¹⁵ Le poème de Valéry, ainsi que la traduction de RMR, ont été insérés dans l'Annexe de mon texte.

¹⁶ Manfred Engel, Dorothea Lauterbach (Hrsg.): *RMR. Gedichte in französischer Sprache* (voir n. 9), p. 454, 455.

éditée à Paris et que Caetani connaissait mal l'allemand et, ce qui était le plus important, dans cette période de sa vie, Rilke se concentrait de plus en plus sur le français.¹⁷ Voici ce qu'il écrivait dans sa lettre :

Chère Princesse,

Hier (j'ignore pourquoi) j'avais tant besoin d'un « cadeau » que, rentrant le soir par les quais, je m'en suis fait un à moi-même en achetant une gentille édition ancienne de Chardin, *Voyage en Perse*, ouvrage que j'avais désiré de posséder depuis une vingtaine d'années ... Comment aurais-je pu deviner qu'un cadeau beaucoup plus considérable et tout authentique en tant que cadeau, m'attendra sur ma table avec votre bonne lettre !

Caetani avait l'habitude d'offrir non seulement des livres mais aussi des objets personnels aux auteurs dont elle attendait plus qu'un simple texte de temps à autre. Elle offrit, par exemple, une écharpe et une machine à faire le café à Valéry et elle fit installer le téléphone dans la maison des Paulhan. Dans sa lettre, Rilke la remercie pour un livre, un livre que, hélas, je ne suis pas encore arrivée à identifier. C'est la traduction en allemand d'un manuscrit français, qualifié par Rilke de « ce curieux livre entre deux littératures ». Un second indice pourrait être cette remarque : « cette traduction faite avec un soin si intime, ne remplaçait-elle point un peu le voyage à Paris que Goethe n'a jamais réalisé ? » Même si nous ne résolvons pas l'énigme du titre de ce livre, les commentaires de Rilke montrent à quel point Marguerite Caetani avait senti dès le début ce qui ferait plaisir à Rilke et ce à quoi il s'intéressait. Dans la suite de sa lettre, il communique qu'il accepte l'invitation à la Villa Romaine. Vu la date, 21 février 1925, il s'agit sûrement du dîner auquel étaient aussi conviés Hofmannsthal, Valéry, Paul Claudel et d'autres auteurs de *Commerce*.

Les livres jouaient un grand rôle dans les nombreuses correspondances que Rilke entretenait, et il n'en était pas autrement dans ses rapports avec Marguerite Caetani. Pendant les réunions à la Villa Romaine, on ne se contentait pas d'en parler, on les manipulait aussi et on les admirait en tant qu'objets. Dans la deuxième des seize lettres conservées dans les archives de la famille Caetani, à Rome, Rilke demande à Caetani s'il peut lui emprunter une édition précieuse des dessins de William Blake qu'il avait eu le bonheur de pouvoir admirer avec d'autres invités du dimanche précédent. La réponse est évidemment affirmative et dans sa lettre de remerciement, Rilke lui confie l'importance de ces dessins pour lui. Il admire la manière dont Blake traduit dans l'espace l'imagination intime, et décrit l'exemple qu'il a sous les yeux comme « une pure musique simultanée et visible ».

Les lettres parlent aussi de sujets plus communs. Il lui envoie des billets pour une représentation de la marionnettiste russe Julie Sazonova¹⁸ et remarque en passant qu'ils pourraient faire plaisir à un autre membre du groupe si elle ne s'en sert pas : « qu'ils restent voués à *Commerce* ». Il lui fait aussi savoir qu'il n'avait pas pu se rendre à Versailles à cause d'une visite chez le dentiste :

17 Cf. Bernard Dieterle: « Das übersetzerische Werk ». In: Manfred Engel (Hrsg.): *Rilke-Handbuch* (voir n. 6), p. 477.

18 On trouve plus d'informations sur Sazonova dans Anna A. Tavis: *Rilke's Russia. A Cultural Encounter*. Evanston/Chicago 1997, p. 107.

J'avais la corvée de supporter mon dentiste qui dans ce très intime (et restreint) intérieur de ma bouche se démène comme si c'était la Place de la Concorde et lui entrepreneur de travaux publics !

La correspondance fait aussi mention de la mauvaise santé de Rilke. Le 16 août 1925, c'est-à-dire deux jours avant son départ définitif de Paris, Rilke communique à Marguerite Caetani qu'il ne consultera pas leur médecin de famille parce qu'il a l'intention d'aller voir le sien propre en Suisse, à son retour au pays. Dans les lettres suivantes, il décline poliment l'offre d'envoyer au moins une introduction ou une traduction à *Commerce* comme le lui demande Marguerite Caetani. Il lui écrit de Muzot, le 27 octobre 1925 :

Je me sens, depuis quelque temps comme un personnage qui aurait inventé un distributeur automatique de négations, au moindre atouchement il en sort, avec un léger bruit mécanique, un « Non » tout neuf auquel j'imprime, soigneusement et mélancoliquement, le nom du destinataire : je ne fais que cela !

« *L'in-employable par excellence* »

Commerce voulait être une revue internationale et le montrait en publiant des textes provenant des quatre coins du monde. Dès le premier numéro, la revue a placé un texte non français proposé par Larbaud. Ce dernier avait lui-même collaboré à la traduction d'un fragment de *Ulysse* de Joyce et il fit en sorte que Joyce fût le premier auteur étranger à être publié dans *Commerce*. Larbaud avait de nombreuses relations à l'Étranger et *Commerce* en profita largement. Pour l'élément cosmopolite de la revue, Marguerite Caetani ne voulait pas dépendre exclusivement de ses rédacteurs, c'est pourquoi elle cherchait des auteurs étrangers qu'elle espérait pouvoir mettre à contribution. Dans le courant de la première année, elle demanda à T. S. Eliot d'intervenir comme intermédiaire pour la littérature de langue anglaise. A Giuseppe Ungaretti et à Dmitri Mirsky, historien de la littérature d'origine russe, elle demanda la même chose, au premier pour la littérature italienne, au second pour la littérature russe. Quant à la littérature allemande, elle avait misé sur Rilke. Tous ces auteurs séjournèrent pour un temps plus ou moins long à Paris et ils appartenaient tous au cercle des auteurs invités à Versailles.

On ne sait pas en quels termes Marguerite Caetani a proposé à Rilke, et cela dès la première moitié de 1925, de jouer un rôle semi-officiel dans *Commerce*, et on ne le saura jamais à moins que ses lettres ne surgissent un jour ou l'autre du néant, mais la réponse de Rilke trahit son malaise. La requête de Marguerite Caetani était accompagnée d'un chèque important, cela ne fait pas de doute.

Chère Princesse,

Me voici inquiet, et même parfaitement inquiet. Vous avouerez-vous que je regrette un peu ce beau nuage aux contours vagues auquel on pouvait donner tant d'interprétations ? Le voici qui se précise dans une rapide pluie d'or. Je crains que celle-ci ne pèse sur mes épaules comme une uniforme trop chamarrée pour mes rares et modestes fonctions. D'ailleurs, arriverons-nous à préciser mes devoirs de « correspondant » ? J'en doute ! Et si on les aura précisés, les assumerai-je à l'avantage de

« Commerce » ? J'en doute encore ! Car je suis l'in-employable par excellence. J'ai réfléchi toute la journée ... Je trouve peu courtois de répondre à un de vos gestes, toujours si spontanément vrais et généreux, par un contre-geste de refus.

Mais si ma qualité de correspondant (dont je reste fier en attendant) me permettait, par exemple, de toucher à l'avance mes honoraires futurs de collaborateur ? Si cette somme pouvait représenter le cachet prélevé de tous les travaux que j'aurai le plaisir de proposer à « Commerce » au cours des prochaines années ? Cet arrangement me laisserait à peu près sûr de vous offrir peu à peu de véritables contreva-leurs, plus réelles que ces quelques services et conseils occasionnels dont il m'est si naturel d'entretenir vos intentions, par sympathie et par conviction.

Voici, très-chère Princesse, l'ombre que le profil de ma conscience projette sur ce papier.

Comment interpréter cette lettre ? L'hésitation de Rilke n'empêcha aucunement Marguerite Caetani de le considérer comme son correspondant. Leurs conversations sur les sujets littéraires se sont, en tout cas, poursuivies jusqu'à la mort de Rilke. Celui-ci n'a plus été en état d'envoyer des contributions à la revue et Rudolf Kassner est le seul auteur que Rilke ait fait entrer dans le cercle de *Commerce*. En fait, ce sont Hofmannsthal et Rilke qui, au cours de leurs conversations à Versailles, ont mis Marguerite Caetani sur la piste de Kassner.¹⁹ Cela a eu lieu aux mois de mars et de mai. Rilke lui a apporté peu après ses livres et elle les a lus immédiatement.²⁰ Ces ouvrages ont dû faire une énorme impression sur elle puisqu'elle en entreprend ensuite la traduction en français. C'est le sujet de la dernière lettre que Rilke lui envoie de Paris. Voici ce qu'il lui écrit depuis l'Hôtel Foyot, le 16 août 1925 :

Ma chère Princesse

Occupé de vos manuscrits, combien de fois pendant ces derniers jours j'ai regretté d'avoir manqué l'occasion de les lire avec vous ; non pas que j'eusse la conviction qu'une simple révision que nous aurions pu faire ensemble eût suffi pour rendre immédiatement utilisable votre rapide version : mais sans doute l'aurions-nous avancée et il eût été passionnant de se rendre compte et des difficultés hardiment vaincues et de ces autres, hélas nombreuses, qui restent à combattre ! En tout cas vous avez démontré avec une fougue extraordinaire et un courage des plus rares que ces deux ouvrages de Kassner sont traduisibles.

Dans la suite de son épître, Rilke insiste sur les difficultés de la langue de Kassner. Il vante les trouvailles de la traduction de Marguerite Caetani mais remarque avec beaucoup de tact qu'elle n'a pas bien compris certains passages et que la traduction s'en ressent. Lui-même n'a plus le temps de la reprendre (< mes malles me réclament avec insistance >), mais il est d'avis, avec Caetani, que les deux textes feraient bonne figure dans *Commerce*.

Un de ces textes, *Le Lépreux*, parut dans le cahier d'automne 1925, dans une version dûment revue et corrigée par Bernard Groethuysen et Jean Paulhan. Le

19 *Hugo von Hofmannsthal – Rainer Maria Rilke. Briefwechsel*. Hrsg. von Rudolf Hirsch und Ingeborg Schnack. Frankfurt a. M. 1978, p. 106, 113.

20 Sur ce point voir la longue lettre de RMR à Marie von Thurn und Taxis de 20 juin 1926. In : *Rainer Maria Rilke – Marie von Thurn und Taxis. Briefwechsel*. Besorgt durch Ernst Zinn. 2 Bde. Zürich und Wiesbaden 1951, p. 867-869.

deuxième, *La Chimère*, fut, en 1928, le quatrième des six textes de Kassner que *Commerce* publia au cours des ans. On trouve, dans la correspondance publiée ainsi que inédite de Kassner de plus amples informations sur les traductions et les éditions françaises de Kassner.²¹ Dans les années '20 du siècle dernier, plusieurs personnes se sont, à titre divers, occupées de la réception de Kassner en France : tout d'abord Rilke, Hofmannsthal et Marguerite Caetani, mais aussi la princesse Marie de la Tour et Taxis, Jean Paulhan, Bernard Groethuysen, Charles du Bos et Edmond Jaloux.

Dans ses sept dernières lettres à Marguerite Caetani, écrites après son retour en Suisse, Rilke est contraint de parler longuement de la traduction allemande et de l'édition du poème *Anabase* de Saint John Perse. Marguerite Caetani tente à plusieurs reprises de l'associer à ce projet qui lui tient à cœur. Et chaque fois il doit lui expliquer qu'il ne peut pas répondre à sa demande. Certes, il l'aide de son mieux par ses lettres, ses corrections et ses efforts dans la recherche d'un éditeur, mais son refus de traduire ou d'écrire une introduction pour une édition allemande des textes de Saint John Perse est catégorique. C'est Walter Benjamin qui a fait la première traduction en 1925 et Hofmannsthal a écrit, à contrecœur, une introduction en 1929. Entre-temps, Rilke, Groethuysen, les éditeurs Kippenberg (mari et femme), Harry Graf Kessler et l'auteur lui-même ont collaboré, de manière différente et à des époques différentes, au perfectionnement du texte allemand et à l'édition de *Anabase* qui ne parut finalement qu'en 1950.²²

Le 24 juin 1926, après s'être penché, à la demande de Marguerite Caetani, sur la énième version allemande de *Anabase*, Rilke écrit :

Si l'occupation avec ces pages m'a permis de me rapprocher davantage des beautés d'*Anabase*, elle m'a aussi, hélas, convaincu que je ne pourrai jamais, au grand jamais, penser à prêter mon secours à pareille entreprise. Ma langue, certes, pourrait marcher de concert pendant quelques lignes avec un texte de St. J. Perse, mais elle est tellement d'une autre race, qu'au point où elle se sépare de ce texte, elle ne se contente pas de le suivre parallèlement : d'emblée elle s'en écarte ... C'était déjà, moins clair encore et moins définitif, mon sentiment, lorsque vous m'apportiez, l'année dernière, ce poème curieux qui m'attire sans que de cette attraction je ne devrais tirer un profit d'activité poétique. En face de ce poème subtil, je suis réduit au rôle de spectateur, je suis dans la salle, évidemment, et pas là où la pièce se joue, encore moins là où elle se prépare. La suite de ces images me dicte une obéissance, sans me faire la moindre confiance.

Il faut remarquer que Rilke avoue ici lui-même qu'une confrontation avec ce texte ne suscite chez lui aucun sentiment poétique. Quelle différence avec sa découverte des poèmes de Valéry !

21 Ce ne sont pas les premiers textes de Kassner qui aient été traduits en français. Gide, qui, comme on l'a vu, était le premier traducteur de RMR, a été aussi le premier à traduire en français, dès 1900, un texte de Kassner. Voir Klaus E. Bohnenkamp (Hrsg.): *Rainer Maria Rilke und Rudolf Kassner. Freunde im Gespräch. Briefe und Dokumente*. Frankfurt a. M. und Leipzig 1997, p. 86, p. 211 (n. 346).

22 Voir Sophie Levie : « Vertalen onder dwang. Driemaal *Anabase* aan het eind van de jaren twintig ». In : *Filter. Tijdschrift voor vertalen & vertaalwetenschap*. 2, 2, 1995, p. 2-12.

Dans son avant-dernière lettre, Rilke revient une dernière fois sur la proposition que lui fait Marguerite Caetani d'être le correspondant de *Commerce* pour la littérature allemande, et il refuse dans les mêmes termes qu'au début :

Je vous avais prévenue de ma nature in-employable : les circonstances qui pèsent sur moi me retirent encore davantage de toute activité utile ; ma lenteur native et à laquelle je tiens puérilement, fait le reste : excusez-moi.

Cette lettre date du 9 novembre 1926. Rilke mourra six semaines après. Son « successeur » dans le rôle d'intermédiaire pour la littérature allemande sera Hofmannsthal. Et, après la mort de ce dernier, c'est Kassner qui prendra la relève, à la demande de Marguerite Caetani. Si l'on considère que c'est Rilke qui l'a mise en contact avec lui et ses textes, on peut dire que, malgré lui, il a rempli avec succès son rôle d'intermédiaire.²³

Annexe

Les trois textes de Rilke publiés dans *Commerce*, no 2, automne 1924, p. 165-169.

La Dormeuse

Figure de femme, sur son sommeil
fermée, on dirait qu'elle goûte
quelque fruit à nul autre pareil
qui la remplit toute.

De son corps sonore qui dort
elle tire la jouissance
d'être un murmure encor
sous le regard du silence.

*

Eau qui se presse, qui court –, eau oublieuse
que la distraite terre boit,
hésite un petit instant dans ma main creuse,
souviens-toi !

Clair et rapide amour, indifférence,
presque absence qui court,
entre ton trop d'arrivée et ton trop de partance
tremble un peu de séjour.

²³ Les lettres sur la littérature germanophone qui se trouvent dans les archives de Marguerite Caetani, seront publiées sous la direction de Klaus Bohnenkamp et Sophie Levie aux Edizioni di Storia e Letteratura à Rome en 2011.

*

Salut ! grain ailé qui s'envole vers
 son sort, à gauche, à droite ...
 Que ton vol doit être cher
 aux hasards qui te convoitent.

Ils se croient puissants, chacun d'eux,
 par son souffle perfide ;
 mais à la fin tu hésites un peu ...
 C'est ton hésitation qui décide.

La Dormeuse ; Eau qui se presse ; Salut ! grain ailé. In: Rainer Maria Rilke. *Gedichte in französischer Sprache. Mit deutschen Prosafassungen.* Hrsg. von Manfred Engel und Dorothea Lauterbach. Übertragungen von Rätus Luck. Frankfurt a. M. und Leipzig 2003
 (= *Werke. Kommentierte Ausgabe. Supplementband*), p. 74, 75, 497, 498 ; 24, 25, 472, 473 ; 254, 255, 647, 648.

Paul Valéry, *La Dormeuse* (1920) et la traduction (1922) de Rainer Maria Rilke

La Dormeuse

Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie,
 Âme par le doux masque aspirant une fleur ?
 De quels vains aliments sa naïve chaleur
 Fait ce rayonnement d'une femme endormie ?

Souffle, songes, silence, invincible accalmie,
 Tu triomphes, ô paix, plus puissante qu'un pleur,
 Quand de ce plein sommeil l'onde grave et l'ampleur
 Conspirent sur le sein d'une telle ennemie.

Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons,
 Ton repos redoutable est chargé de tels dons,
 Ô biche avec langueur, longue auprès d'une grappe,

Que malgré l'âme absente, occupée aux enfers,
 Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drape,
 Veille ; ta forme veille, et mes yeux sont ouverts.

In : Paul Valéry, *Œuvres I.* Édition établie et annotée par Jean Hytier. Paris 1957, p. 121, 122, 1663, 1664.

Die Schläferin

Welches Geheimnis da in der jungen Freundin glüht vor sich hin, –
Seele, die einer Blume Duft durch die sanfteste Maske genießt?
Aus was für nichtiger Nahrung erschließt
ihre arglose Wärme das Schimmern der Schläferin?

Atem, Traum, Schweigen –, unbezwingliche Stille, drin
du den Sieg hast, Friede, der stärker als Weinen fließt,
wenn der volle Schlaf, der sich ernsthaft und breit ergießt, –
einer solchen Feindin bewältigt den Eigensinn.

Schläferin: Hingabe, Schatten und Goldes ein Hauf,
aber dein furchtbares Ruhn tut so große Begabungen auf,
langhin, o Hindin, bei einer Traube gestreckte,

daß, wird die Seele, dir fern, auch im Hades betroffen,
doch dein lautere Form, die ein Arm wie im Fließen verdeckte,
wacht; sie wacht deine Form, und meine Augen sind offen.

In: RMR: *Sämtliche Werke*. Bd. VII: Die Übertragungen. Hrsg. vom Rilke-Archiv,
in Verbindung mit Hella Sieber-Rilke besorgt durch Walter Simon, Karin Wais u.
Ernst Zinn. Frankfurt a. M. und Leipzig 1997, p. 348-351, 1274.